

JOURNAL D'HYGIÈNE

COMITÉ DE RÉDACTION : MM. DE PIETRA SANTA, AL. JOLTRAIN, P. MOREAU DE TOURS, J. BRUHAT.

Secrétaire de la Rédaction : M. MARIUS ROLAND.

SOMMAIRE : Hygiène et Solidarité (MM. WALTER-JOURDE et BOURGEOIS). — Traitement hygiénique de l'Épilepsie (D^r GÉLINEAU). — Questions bactériologiques (D^r FERRAN, de Barcelone). — Feuilleton : L'Alphabet (Ch.-M. LIMOUSIN). — Guerre et Hippophagie (Mémoires du général DE MARDOR). — Nouveau Système de Pavage. — Bulletin de la Société française d'Hygiène : Avis de la séance mensuelle. — Les Marin-Pêcheurs, communication de M. G. BAUDRAN. — Livres offerts en don à la Bibliothèque de la Société (D^r FAIDHERBE, PLUMANDON, D^r KELLER.)

Paris, le 11 Novembre 1897.

Hygiène et Solidarité.

Solidarité universelle, tel est le postulat que clament à tous les vents de l'espace les découvertes, innombrables déjà, de l'Hygiène. Nulle science, en effet, mieux que celle-là, n'a mis en relief les liens qui unissent tous les êtres : du ciron à l'homme, de la graminée au chêne du Liban. « Si jamais, dit M. Gabriel Prevost, une science a démontré jusqu'à l'évidence que toute doctrine qui envisage l'homme comme isolé est fautive, c'est assurément l'Hygiène. Au point de vue de la santé, nous dépendons de nos semblables d'une façon tellement étroite que nos efforts individuels sont mis à néant ou deviennent dérisoires, si ceux qui nous entourent sont en révolte contre ses lois. »

Mais si, grâce à cette compréhension des réalités, l'on peut dire que l'Hygiène a renouvelé la médecine, il lui appartient aussi d'écartier de ses conceptions toutes les survivances grossièrement empiriques, héritage du passé, qui encombrant encore le champ de ses investigations, et jusqu'à la langue qu'elle parle. C'est ainsi que, à la lumière de l'analyse scientifique, nombre de mots prendront une signification totalement inconnue jusqu'ici des smétaphysiciens du genre de M. Léon Bourgeois, par exemple, le très mystique auteur d'un livre récent, qui eût aussi bien pu être écrit il y a huit siècles, et que,

sans souci de l'anachronisme, il intitule : *Solidarité*. Point ne serait besoin d'un grand effort pour relever dans le livre en question cinq principaux paradoxes. C'est, à peu près, le nombre de vérités scientifiquement démontrées que l'on trouvera dans ce modeste article, ce qui dispensera son auteur d'écrire un volume, que ne liraient pas ceux, précisément, auxquels il s'adresserait.

« Solidarité », comme « solidité », vient du latin *solidus* (solide); mais le nom ne différencie pas la chose. On appelle « solidité » la solidarité qui résulte du mode de groupement, dans un corps physique, des molécules qui le constituent, comme on appelle « solidarité » le degré de solidité qui résulte, pour un corps social, du mode de groupement des citoyens.

En conséquence, prêcher aux hommes l'*altruisme*, le sacrifice individuel à l'intérêt collectif pour réaliser entre eux la *solidarité*, cela équivaut à peu près à exorciser une barre de fer rouge pour la ramener à sa densité normale. Certes, l'exorcisme doit être une fort bonne chose; mais le physicien a beaucoup plus de confiance dans le seau d'eau glacée où le forgeron a coutume de plonger le lingot en incandescence. Tâchons de suivre le procès de l'opération.

Sous l'empire de la chaleur, les molécules du métal, qui auparavant s'y trouvaient orientées d'une certaine façon se sont dissociées pour se grouper d'une façon différente (phénomène d'allotropisme); les intervalles infinitésimaux qui les séparaient se sont élargis, conformément à la loi qui veut que la chaleur dilate les corps, et que le froid les

resserre. Donc, faites refroidir; que va-t-il se passer? Les atomes vont reprendre vis-à-vis les uns des autres une disposition qui diminuera entre eux les espaces intermoléculaires, et le métal retombe bientôt à une densité plus favorable à sa résistance contre les énergies extérieures.

Car, là — qu'on veuille bien le remarquer — est le premier résultat de l'apaisement du conflit déchainé par l'action du feu entre les particules. Par le fait de la distension des espaces, le fer avait perdu une grande partie de sa solidité. Une barre de fer qui ne casserait, à la température ordinaire, que sous une pression de 100 kilos, rompt, chauffée à blanc, sous une charge de 20 kilos. Conclusion : plus est ardente la lutte entre les cellules, moins est grande leur force de résistance aux énergies extérieures.

Et telle est l'image aussi exacte que frappante de ce qui se passe dans les sociétés humaines. La chaleur de la lutte, l'ardeur du *struggle for life* a creusé entre les individus des abîmes de haine; supprimez les causes du conflit, la solidarité est parfaite. En conséquence, la solidarité n'est pas, comme on voudrait le faire croire, le facteur de l'harmonie, mais une mesure : la mesure du degré d'intensité où se trouvent réunis les éléments d'un organisme social, comme la solidité est celle de la cohésion qui groupe les éléments d'un corps matériel; cohésion qui, d'ailleurs, ainsi que nous l'apprend la physique moderne, n'est jamais absolue. Or la mesure d'une chose n'a rien à faire avec sa *genèse*. Sans doute, lorsque la société sera parfaite, la solidarité existera; mais ce n'est pas par la solidarité que la société sera devenue parfaite. En conséquence, dire que la solidarité doit être le facteur de la justice revient à prétendre que le litre, destiné à mesurer les liquides, pourrait aussi bien les créer.

Il en est d'elle dans le domaine moral comme dans le domaine physique; elle est régie par des lois, et non par des sentiments; et l'on est surpris de voir des hommes qui se croient peut-être évolués reprendre pour leur compte des sophismes datant des premiers âges, dans le ressassement, en pleine période scientifique, des fictions dont vécurent les siècles d'ignorance.

Or, tant que la philosophie dut emprunter ses bases à la métaphysique, c'est-à-dire à l'absence à peu près totale

de connaissances positives, les philosophes furent excusables d'avoir recours à de pareils pauvretés. Mais aujourd'hui qu'ont été découvertes la plupart des lois qui régissent le monde et les choses, il faut vouloir faire la bête — qu'on me pardonne l'expression! — ou avoir intérêt à la faire pour se cramponner à tout ce bagage de la scolastique.

Aux yeux de ces gens-là, les « vérités de raison », les abstractions, sont encore des substances véritables; et ils vous parlent de la denrée « solidarité » comme ils vous parleraient de la denrée « margarine ». En conséquence, de même que l'on peut accommoder une blanquette « à la margarine », on pourrait accommoder l'ordre social « à la sauce solidarité. » Pour eux, si les hommes le voulaient sincèrement, franchement, du jour au lendemain, la solidarité deviendrait la norme unique de toutes leurs relations. Au fond, c'est toujours l'individu qu'il s'agit de transformer; quant au milieu — tant on a d'intérêt à le conserver dans sa hideur actuelle — on se garde bien d'y apporter la moindre modification.

A le lire, du reste, on sent que pour M. Léon Bourgeois, la solidarité est ce qu'était pour le Christ la charité, pour Kant l'impératif catégorique. « Aimez-vous les uns les autres », c'est toujours là qu'aboutissent tous ces préceptes. Doctrine merveilleuse, sans doute, mais qui a un tout petit tort : celui de faire des dupes d'un côté, de l'autre des exploités. Car, tandis que les naïfs respectent le pacte, les autres, les malins, en feront litière, pour bernier les premiers.

Que signifient, d'ailleurs, ces appels au sentiment, à la vertu? De même que ce n'est pas avec des sentiments qu'on résout des problèmes scientifiques, ce n'est pas sur une chose aussi augurale, aussi facultative que la vertu que l'on peut espérer fonder une chose aussi positive que la société humaine.

En vain, d'autre part, depuis des siècles, on prêche aux déshérités la résignation et toutes les vertus dont eux seuls ont besoin : la nature humaine reste réfractaire à toutes les sollicitations, et du fond de l'histoire une clameur n'a cessé de s'élever, protestation des réalités contre les fictions intéressées. Ainsi en sera-t-il tant que les misérables auront un estomac.

Aussi bien la morale qui se dégage de la conception altruiste « ne saurait séduire que les âmes enthousiastes aux aspirations généreuses. Malheureusement, elle sera, sinon pratiquée, du moins professée par les gens qui font métier de flatter le prochain pour vivre à ses dépens. Qu'on le veuille ou non, la morale du désintéressement est celle du principe autoritaire (1), tandis que la morale utilitaire est l'alliée naturelle de la liberté de conscience. On peut faire sortir naturellement le devoir de l'intérêt, tandis que, pour faire sortir l'intérêt du devoir, il faut chercher à se faire illusion par des argumentations forcées ». (GALIFFE)

Quant au sentiment qui porte les êtres ayant les mêmes intérêts à se rapprocher pour les défendre, c'est improprement encore qu'on l'appelle « solidarité ». C'est une des formes de l'égoïsme, dont le résultat, d'ailleurs, sera de faire la solidarité, mais qui n'est pas la solidarité. Que l'on parle, dès lors, d'association, soit ! Il dépend de deux hommes d'être associés ; il ne dépend pas d'eux d'être solidaires.

Longtemps on a confondu l'association avec la solidarité. Aujourd'hui, on commence à comprendre que, si l'association est un moyen, la solidarité est un résultat. Sans doute, une association peut se former entre individus dont les intérêts sont opposés pour la conquête d'avantages communs ; mais la solidarité ne saurait exister qu'entre personnes ayant les mêmes intérêts.

Or, « plus les unités, c'est-à-dire les individus, se satisfont dans leurs désirs, plus évidemment la société manifestera une vie active, bruyante et florissante. Une société est donc une résultante comparativement à nous-mêmes qui ne reflète que l'activité des cellules protoplasmiques en mouvement. Tout s'enchaîne et se maintient. » (SANTAREL.) C'est ainsi que dans les corps physiques également, la solidité est subordonnée au degré de cohésion des particules, et même que plusieurs d'entre eux peuvent passer par les trois états : fluide, gaz, solide. Ce qui varie dans ce passage d'un état à un autre, ce n'est pas la nature des particules, mais leur mode d'association, leur disposition

respective, en un mot leur orientation allotropique. Mais ce serait si commode si, contrairement à ce qui se passe ici, où, les particules restant les mêmes, leur groupement seul est changé, on pouvait convaincre les affamés que c'est eux-mêmes, et non l'état social, qu'il faut transformer !

Malheureusement, c'est de son droit que l'individu commence à vouloir tenir ses prérogatives, et ceux-là sont des mystiques, lesquels, pour créer la solidarité entre les hommes, font appel à des moyens qui, maniés déjà par les religions, échouèrent lamentablement. Et voilà comment, toujours pour avoir voulu convertir en entités de simples états, des abstractions, en sociologie comme en physique, on devait arriver aux pires erreurs.

Despotisme, aristocratie, oligarchie bourgeois, souveraineté populaire, tels sont les modes sous lesquels peuvent être groupés les citoyens. Plus, dans l'un ou l'autre de ces régimes, la lutte entre les unités sera atténuée, plus grande sera la solidarité. Mais prêcher cette dernière comme souveraine panacée aux injustices sociales, c'est prendre le but pour le moyen, l'effet pour la cause.

On le voit donc, la solidarité humaine résultera, non pas de la réalisation d'un idéal altruiste, et, par conséquent, en quelque degré mystique, mais de la conception une fois admise par la majorité — et surtout par les heureux — qu'il ne saurait y avoir d'équilibre social en dehors de l'attribution à chacun de l'intégralité de ses droits à l'espace, à la lumière, à la vie.

Telles sont les conclusions auxquelles on aboutit lorsque, en dehors de tout parti pris comme de toute idée préconçue, on veut aller au fond des choses.

Un philosophe allemand a écrit un livre intitulé : *Revision des valeurs morales*. C'est ce travail de revision que devront refaire les hommes épris de progrès véritable. Ils reconnaîtront rapidement que tous les mots ayant, comme celui de « solidarité », une portée sociale, interposeurs et déformateurs à la solde du capitalisme les ont détournés de leur signification normale. A l'œuvre donc, pour les démasquer ! Ennemis-nés de tout ce qui est mensonge et convention, les hygiénistes se doivent à eux-mêmes de nous aider dans cette œuvre de salubrité morale.

J. WALTER-JOURDE.

(1) Le principe d'autorité est celui qui fait reposer la vie des nations sur des croyances aveuglément acceptées, sur le respect de la tradition, sur l'inégalité, et qui, pour moyen de gouvernement, emploie la contrainte.

Traitement hygiénique de l'Épilepsie (1).

Les enfants épileptiques ou nés de parents épileptiques doivent avoir des nourrices excellentes. Si on a recours au lait de chèvre ou de vache, il est bon de s'assurer que ces animaux ne sont point sujets à des attaques d'épilepsie.

L'observation suivante, qui m'est personnelle, n'est pas moins concluante que celles insérées dans le dernier article.

M. B..., garde-ligne au chemin de fer d'Orléans dans le canton de Mauzé, très bien portant, est marié à une femme jouissant également d'une excellente santé et qui ne lui est point parente. Aucun des ancêtres des deux côtés, aucun parent dans les lignes collatérales n'est atteint de maladies nerveuses, ni de maladies diathésiques, et n'a souffert de convulsions.

Quatre enfants sont nés de ce mariage; trois d'entre eux sont dans l'état le plus florissant et n'ont pas eu de maladie digne d'être notée, mais le quatrième, une fille (la seconde par rang de naissance), est épileptique. Elle a aujourd'hui sept ans. Sa mère en la portant, n'a eu aucune frayeur et est accouchée facilement et heureusement sans l'intervention de forceps.

Or, voici ce qui était arrivé :

Pendant les premiers mois, sa mère avait suffisamment de lait pour la nourrir. Mais, vers le sixième mois, ayant été atteinte par une fièvre paludéenne grave et rebelle et voyant sous cette redoutable influence son enfant tomber en langueur, elle se décida à nourrir sa fille au biberon. Elle alla, dès lors, matin et soir, chercher dans une ferme voisine du lait de vache qu'elle mêlait à égale quantité d'eau de gruau. L'enfant s'en trouva bien et se développait convenablement quand la mère vit un jour la vache qui lui fournissait ce lait tressaillir en passant la barrière dont elle était gardienne, tomber, rester raide et enfin se relever chancelante et étourdie, au bout de quelques minutes. Frappée de ce spectacle, elle alla le soir s'informer auprès du fermier qui lui avoua que cette vache avait le mal caduc, mais qu'il la conservait néanmoins parce qu'elle était une excellente laitière. Au premier abord la femme B... n'attacha pas une grande importance à ce qu'elle venait d'apprendre; cependant, elle se procura plus tard ailleurs le lait qui était nécessaire à son enfant.

Un mois après, environ, c'est-à-dire vers l'âge de neuf ou dix mois, la mère observa que soit sur ses genoux, soit dans son berceau, l'enfant avait des pâleurs et des rougeurs soudaines ainsi que des tressaillements. Plus tard, elle tourna la tête, ses yeux restant fixes et convulsés en haut. Cependant, elle grandit et elle marcha à dix-huit mois, mais alors le mal s'accrut plus profondément et se montra plusieurs fois

par jour; si l'enfant avait quelque chose à la main, elle le laissait tomber. Après ces atteintes de petit mal, elle dormait profondément. Enfin, à six ans, elle eut l'attaque complète et caractéristique de l'épilepsie, et de six à sept ans elle ne passa pas un jour sans en avoir six ou sept grandes ou petites et quelquefois plusieurs à la suite les unes des autres.

Cette enfant m'a été conduite à l'âge de sept ans, elle est blonde, bien constituée, bien développée; sa tête est régulière, la face est symétrique; elle a une intelligence ordinaire, mais sa mémoire est un peu affaiblie par les crises. Elle parle assez distinctement et aime tendrement ses parents; cependant, comme presque tous les épileptiques, elle est très volontaire, très irascible et se met à crier aussitôt qu'on résiste à ses moindres caprices. Elle n'a point d'habitudes solitaires, n'a pas eu de frayeur ni de contusion à la tête. Sans avoir de chorée véritable, c'est-à-dire de mouvements mal ordonnés, elle fait toutes les minutes une grimace variée, ne peut tenir en place, va, vient d'un côté à un autre. La grande attaque l'étend par terre, sans aura prémonitoire et sans émission involontaire de l'urine; on lui a assez souvent conseillé des médicaments vermifuges et elle a parfois rendu des lombrics, mais sans qu'il y ait eu diminution dans le nombre des attaques.

L'examen attentif de cette enfant ne m'a révélé aucune autre cause de la maladie que l'influence du lait de cette vache épileptique. Ses frères et sa sœur sont bien portants, le père est sobre, la mère est vigoureuse et nullement impressionnable; elle seule, nourrie de cette manière, a contracté la maladie; je me crois donc autorisé à dire que là est la cause de son mal. L'examen le plus attentif ne nous en révèle pas d'autre. On pourra dire, il est vrai, vu l'ignorance complète de la cause, que c'est une épilepsie idiopathique. Mais croit-on qu'une épilepsie idiopathique aurait mis six ans avant d'éclater à un âge aussi tendre? N'est-il pas plus naturel de penser qu'ici le germe maladif a été déposé chez cette enfant par le lait malsain de la vache épileptique, qu'il n'y a pris un faible développement et suivi une marche souterraine en quelque sorte, que parce que ce germe a eu à lutter contre un organisme sain et dans un milieu qui n'était pas favorable à son éclosion? Peu à peu, cependant, son évolution non combattue, non souppennée malheureusement au début, est devenue complète, et c'est alors seulement, dans la sixième année, que le mal a éclaté avec ses symptômes typiques.

La conclusion de cette observation est que les vaches épileptiques devraient être abattues, car si cette vache est bonne laitière ou la garde. Sans doute on ne voudrait pas se servir pour soi-même ou pour sa famille de ce lait, et encore? mais on le mêle avec celui des autres bêtes et on le cède aux clients, ou bien on en fait du beurre, ou, enfin, il sert à la nourriture du porc, qu'on élève tout auprès, ce qui explique parfaitement comment, sous cette influence, cet animal naturellement pré-disposé devient si souvent épileptique.

Eh bien, c'est là une chose très importante; les deux obser-

(1) Suite et fin, voir les nos 1101 et 1102.